

SOCIETE

Un documentaire revient sur la mémoire de l'esclavage. Noirs souvenirs à l'écran

par Didier ARNAUD

LIBERATION, QUOTIDIEN : jeudi 20 octobre 2005

En France, 2005 restera une année «noire». Choix d'une date de commémoration pour l'abolition de l'esclavage, provocations de Dieudonné qui a mis en concurrence la mémoire de l'esclavage et la Shoah, mobilisations d'historiens pour rendre à cette partie de l'histoire de France la place qui lui est due, émergence d'un supposé «*racisme antiblanc*» lors des manifestations lycéennes de mars. Et ce documentaire, *Noires Mémoires* (1), décrivant ce qui reste de l'esclavage dans les populations noires de France aujourd'hui.

Ses auteurs un Noir, un Créole et un Blanc, Sylvère Henri Cissé, journaliste, Luc Laventure, directeur des antennes de RFO, et François Rabaté, réalisateur ont tenté de revenir de façon apaisée sur la question. Ils sont allés à la rencontre de gens de tous bords. Les paroles, souvent sincères, parfois violentes, se dégagent. En ressort une impression d'allers-retours permanents entre ce passé non digéré et ce présent toujours compliqué lorsqu'on est noir en France.

«*On a eu l'impression d'ouvrir des plaies non cautérisées*», dit Luc Laventure. Il raconte la révélation chez certains d'une forme de «*douleur enfouie*». «*Quand il y a de tels échos, c'est qu'il doit y avoir souffrance et maldonne*», ajoute-t-il.

Souffrance ? Celle de cette institutrice, impuissante dans le documentaire face à la question de son élève. Elle fait émerger une histoire familiale jamais exprimée : «*L'esclavage ? J'étais incapable de m'en souvenir, j'ai besoin de savoir plein de choses pour pouvoir avancer. Je n'ai pas envie que cela ressurgisse car cela va faire sortir tellement de choses.*»

Remuer les origines, c'est aussi complexe. Stéphanie est une adolescente blanche. Sa mère est noire. Pourtant, Stéphanie se sent «*noire*». Quant à sa mère, lorsqu'elle promenait sa fille enfant, on lui disait : «*C'est vous, la nounou ?*»

Et l'avenir ? Sourira-t-il à ces deux petites soeurs installées dans la Creuse ? On leur prédit un futur radieux. Leurs commentaires sur leurs premiers pas au village ? «*Avant, ils n'en avaient pas, de Noirs. De temps en temps, ils nous appelaient "merdes noires".*»

Parler de l'esclavage dont on a à vrai dire assez peu parlé, c'est une autre manière de dire les discriminations. L'écrivain Claude Ribbe relie le passé au présent dans le film : «*A Bordeaux, il n'y a plus de bateau, il n'y a plus de traite, il reste le racisme. Le mal vient de là.*» A Nantes, la ville a effectué un travail de mémoire, mais l'histoire reste à fleur de peau : la statue de l'esclave et de ses chaînes a été mise à terre, et les chaînes ont été remises autour des pieds de la statue.

Dans *Noires Mémoires*, le footballeur champion du monde Lilian Thuram raconte comment il s'est fait arrêter par un policier gare de Lyon. Le flic lui demande ses papiers. Thuram rétorque : «*Pourquoi n'arrêtez-vous que les Noirs ?*» Finalement, le policier le reconnaît, fait un «*oohh !*» de confusion. Thuram : «*Quand vous devenez célèbre, il n'y a plus de couleur.*» Il ajoute : «*Je me considère noir, il y a un truc trop lourd à porter. On m'a déjà dit : toi, si on n'était pas allés chercher tes ancêtres en Afrique, tu serais encore un sauvage.*» Le maire adjoint à la jeunesse de Bagneux, Jean-Claude Tchikaya (MDC), raconte l'étonnement, la colère et parfois le contentement des mariés qui le voient arriver ceint de son écharpe tricolore. Il explique : «*Une de mes ambitions, c'est qu'être français ne soit pas être blanc.*»

Le documentaire décline un tableau nuancé des perceptions. Aux Antilles, de l'esclavage, il y a une «*overdose*», dit une jeune femme. «*En Martinique, tout nous rappelle qu'on a été esclave un jour.*» Pas en France, où les traces sont moins visibles. Bakary dit ne pas savoir où il habite,

justement. «*Quand je vais en Afrique, ils m'appellent toubab.*» Founé en convient : «*A Barbès, je suis une personne comme une autre ; les Blancs, on a l'impression que c'est eux qui font tache.*»

Parler de cette mémoire enfouie, à quoi ça va servir ? Certains y sont opposés, persuadés que cela risque de poser les Noirs en victimes, d'ouvrir une boîte de Pandore. La chanteuse Bam's se dit «*partagée*» sur le fait de remuer ou non ce passé : «*A certains moments, je me dis oui, il faut en parler ; à d'autres, on zappe tout ça, il faut avancer.*» Zapper. Pour Laventure, pas question. «*Si tu ne sais pas d'où tu viens, tu ne sais pas où tu vas. Dans la vie, on ne peut pas faire des choix si on ne sait pas ça.*» Lui et ses acolytes ont fait le leur.

(1) Le 26 octobre sur RFO.

SOCIETE

**Françoise Vergès, vice-présidente du Comité pour la mémoire de l'esclavage, souligne ce passé escamoté :
«Un silence perçu comme un complot»**

par Catherine COROLLER

LIBERATION, QUOTIDIEN : jeudi 20 octobre 2005

Françoise Vergès est docteur en sciences politiques de l'université de Berkeley (Etats-Unis), professeur au Goldsmiths College (université de Londres). Elle a participé au rapport sur les *Mémoires de la traite négrière, de l'esclavage et de leur abolition*, remis à Jean-Pierre Raffarin le 12 avril dernier, et qui doit paraître dans les prochains jours aux éditions la Découverte. Elle analyse les fondements de la résurgence de la mémoire noire aujourd'hui en France métropolitaine.

Vous avez fouillé des centaines de sites Internet relatifs à l'esclavage, quels enseignements en tirez-vous ?

J'ai constaté une énorme demande d'histoire. Et une grande frustration face à un silence perçu comme un complot. L'Europe est accusée de vouloir cacher ses responsabilités. Les gens se plaignent aussi du racisme. Ou du deux poids, deux mesures entre la Shoah qui serait reconnue et la traite qui ne le serait pas.

Qui sont les auteurs de ces sites ?

Les enfants des Antillais, Guyanais, Réunionnais qui ont été amenés en France dans les années 1960 par le Bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer. Le gouvernement français espérait résoudre ainsi les problèmes de chômage et de «surpopulation» dans les DOM. Ces jeunes ont fait des études, obtenu des diplômes, sont devenus avocats, sociologues... Ils ont été confrontés au racisme de la société française, se sont découverts «black», et se sont heurtés au «plafond de verre» (*barrière invisible qui empêche les non-Français de souche d'accéder aux plus hautes fonctions, ndlr*). Cette génération poursuit la voie tracée par Césaire (1) qui me déclarait récemment combien «*les Européens ont des devoirs*» envers ceux qu'ils ont asservis, mais aussi pourquoi «*sortir de la victimisation est fondamental*». La question de la traite et de l'esclavage est centrale, elle permet de dire : «Pourquoi n'avons-nous pas la place que nous méritons dans ce pays ?»

Comment lui donner cette place ?

Il faut que ce passé devienne partagé. Dans les récits qui fondent la nation française, il n'y a pas un mot sur la traite négrière. Les figures historiques de la lutte contre l'esclavage ne sont pas connues. Qui connaît le nom des grands chefs marrons (*esclaves fugitifs, ndlr*) comme Makandal (Haïti) ou Cimendef (La Réunion) ? Il faudrait construire un récit un peu global qui donnerait à tous les Français des faits et des dates sur cette période. Sur les sites ayant trait à l'esclavage, la question du chiffre revient souvent : combien de personnes en ont été victimes ? Ce chiffre va donner la mesure du crime. Il faut aussi que les gens sachent que l'esclavage a été aboli en 1791, puis rétabli en 1802, puis aboli définitivement en 1848.

La France est-elle à ce point sourde et aveugle ?

Les images de l'esclavage nous viennent d'Amérique. En France, après 1848, ça a été un silence total. Le souvenir a continué à vivre dans la mémoire orale. En 1998, le gouvernement Jospin a célébré le 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Mais ce qui en est ressorti, c'est l'image d'une France patrie des droits de l'homme et abolitionniste. Je me souviens d'une affiche qui disait : «*Nous sommes tous nés en 1848.*» En Grande-Bretagne, il y a du racisme, mais il y a aussi des grands intellectuels noirs, universitaires... Il y a une production de savoir. Ici, la recherche universitaire sur ces sujets est quasiment au point mort. Sauf dans les DOM, mais les travaux qui sont menés là-bas ne sont pas connus en métropole.

(1) Nègre je suis, nègre je resterai (Albin Michel),
à paraître le 17 novembre.